

La forêt est un temple, j'y pénètre, habité de mes troubles. Ma tête résonne du concert de mes angoisses, de mes contrariétés. A peine ai-je parcouru une centaine de mètres, que l'atmosphère a changé, elle m'enveloppe de bienveillance. Les branches qui se balancent à la brise, bercent mes tourments. Tout en marchant, mon corps tout entier se relaxe comme pour un recueillement. Les troncs rectilignes comme des orgues, montent dans le ciel gris et je voudrais les étreindre pour qu'ils m'apportent l'apaisement tant recherché. J'entre en moi, sourd aux pépiements des oiseaux, dans une surdité acceptée, un espace, un cosmos qui est mien.

La forêt est un monastère où je retrouve ma concentration, la possibilité de méditation, la fin du manège qui tourne obsessionnellement dans un infernal tourbillon. Ici, seule la musique du silence monte entre les voûtes d'une cathédrale de verdure. Il faudrait être définitivement païen pour ne pas croire aux bienfaits d'une telle retraite dans un monde de silence, comme l'œil du cyclone. Une libération momentanée des affres du tintamarre de la vie. Je suis en apesanteur, entre absence et désert, en contemplation du temps qui passe. Dans cette église imaginaire, il me vient des envies d'écriture, mes pensées se déploient, se mettant en ordre de marche.

Que vienne la nuit, une autre solitude dans ma chambre, et avant que le sommeil ne gagne la partie, j'écrirai quelques feuilles, de celles qui me fuyaient tantôt, ou celles qui s'imposent, inspirées par le spectacle de la nature.

Et je verrai demain, si mes phrases résistent au tumulte de paroles coulant de-ci de-là de tous les médias qui polluent nos journées de jacasseries assez peu nécessaires.

Parfois, je rêve de silence.